

Homélie du 18 mars 2018 Aux EDC

Il y a le feu et il y a le sang.

Il y a le feu de l'Esprit et il y a le sang du Christ.

Il y a la Pentecôte et l'Esprit saint et il y a la Croix et le Christ.

Ses Assises des EDC ont commencé avec la lumière du Feu et le récit de la Pentecôte. Elles s'achèvent avec la préparation à la semaine sainte et la méditation de la Passion.

Le risque de mourir.

Tout est dit dans le comportement étrange du Christ que nous décrit l'Evangile du jour (Jn 12, 20-33). Des adorateurs cherchent à le voir : leur cœur est déjà pris par Dieu et ils portent un grand désir de devenir disciple. Quoi de mieux ? Au milieu de tant de personnes indifférentes, qui n'aimerait avoir de tels hommes pour s'adresser à eux ? Ils passent par Philippe puis André. La réponse attendue du Christ à une telle demande nous semble évidente : il les rejoint ou leur demande de venir à lui pour combler leur soif de vérité. Au lieu de cela, il déroule un discours décalé sur le grain de blé qui doit mourir pour porter du fruit.

Voilà l'essentiel de ce que nous pourrions cueillir ce matin : la mission, si elle est audace de dire et de témoigner, prises de risque successives, ne peut s'achever par un simple rayonnement. Comme si le feu ne suffisait pas, comme si au feu qui rayonne (grâce à l'audace), il fallait ajouter la mort à soi-même (grâce à l'amour).

Pour le dire autrement, l'efficacité, aussi rude à mettre en œuvre soit elle, n'achève pas la mission du chrétien. La fécondité doit prendre le relais, à un moment donné. Et, nous le savons au moins par l'expérience et par l'évangile, la fécondité est fruit d'un amour qui se donne jusqu'au plus grand amour, celui de donner sa vie pour ses amis.

Madeleine Delbrêl l'écrivait en un mot :

« Nous ne pouvons pas donner la foi, mais nous, nous pouvons nous donner ; la foi a mis Dieu en nous, nous pouvons le donner en même temps que nous à la ville. » (Dieu dans la ville, dans Indivisible amour, Paris, Centurion, 1991, p. 124-128)

Nous donner ou se donner, voilà le sens noble de la mort, en tous cas la mort d'amour. Ainsi pouvons-nous ajouter aux risques de croire, de dire et de bâtir, le risque de mourir.

Revenons sur ces deux temps, du feu et du sang.

L'Esprit comme un feu

Le grand Feu qui enflamme et sans lequel l'audace manquera, au moins l'audace intelligente, sensible à l'autre, respectueuse de la laïcité... L'audace puissante mais discrète qui abandonne, contourne ou fracasse l'obstacle de la peur. Car il n'y a d'audace qu'en raison de nos peurs.

Attention : il existe d'autres obstacles à l'annonce que la peur. Pensons au manque de temps. Réfléchissons par exemple au point nodal, de nos absences en ces domaines et en d'autres : le manque de temps. Il empêche la sérénité : pas de sérénité avec un mauvais rapport au temps. Il use l'amour : pas d'amour solide sans du temps gratuit pour l'autre. Il étouffe l'espérance : pas d'espérance avec un temps fuyant. L'Éternité elle-même se laisse deviner à travers un temps construit. Ces obstacles-là ne se renversent pas à coup d'audace. Mais l'Esprit suscite encore l'énergie, la vertu nécessaire pour les franchir : à l'esprit d'audace ajoutons aussi l'esprit de conseil et d'intelligence pour « ordonner » nos vies avec du temps pour l'autre.

Revenons sur nos peurs et sur nos prises de risque :

Auguste Detœuf, dans « Propos d'un confiseur » notait :

« Le plus grand courage, ce n'est pas le courage militaire qui a l'opinion pour lui : c'est le courage civique, celui qui ose aller contre elle. » « Seuls des hommes très courageux ou irréfléchis disent toujours ce qu'ils pensent. »

Nous appelons l'Esprit d'audace ; l'esprit de force et de conseil ; sans lui nous saurons prendre les risques du commerce mais pas ceux de l'Évangile. Nous saurons encore moins prendre les risques de l'Évangile au sein des risques du commerce. Car c'est là que résident les appels premiers du disciple : il lui faut soulever le commerce par l'Évangile. Il accomplit tout sans perdre rien, il achève tout dans le Christ sans perdre une miette du monde créé.

Franchissons encore un pas : Que signifie risquer ? Le risque implique la possibilité de mourir au moins un peu, parfois beaucoup. Il y a risque là où je peux perdre quelque chose de ma vie ou ma vie elle-même. Nous voilà en face d'un autre personnage que l'Évangile place sous nos yeux, le Christ.

Le Christ :

Avec le mystère de la Croix qui n'achève pas la vie mais l'amour, tombe l'illusion d'une mission qui pourrait contourner le sang et le sacrifice.

Au moins de deux façons habituelles nous sommes marqués par le sang du Christ qui répond au sang d'Abel.

Par la conversion qui nous oblige intérieurement à une démarche violente :

« La place sociale des hommes semble indifférente au Christ. Dans l'Évangile, c'est à de petits gens qu'il demande de laisser leur métier. À Lazare, au centurion, à Nicodème, il ne demande pas d'aller pêcher : il demande tout autre chose, un renouvellement du cœur, une conversion essentielle qui, dans chacune de leur vie, « fera toute chose nouvelle ». Saint Paul ne s'attaque pas à l'esclavage mais c'est le cœur des chrétiens évangélisés par lui qui ne supportera plus de posséder des esclaves... Une multitude de cœurs ont à se « retourner » et à exploser là où ils sont en faisant craquer le masque du monde, pour qu'apparaisse, là où ils sont, le vrai visage du Christ. » (Madeleine Delbrêl, Église et Mission dans Nous autres gens des rues, p. 125)

Voilà des mots forts : retourner, craquer, exploser.

Par notre solidarité avec le monde et le monde souffrant :

« Qui reçoit Dieu dans son cœur y reçoit le poids du monde. » « Remis en état de conversion, nous apprenons que la foi nous lie inextricablement à Dieu qui la donne et à l'homme, à l'humanité tout entière (...). C'est pour tous que chacun de nous reçoit la foi. La solitude où Dieu nous a poussés nous rend consciemment solidaires de tout homme vivant. » (Delbrêl, Œuvres complètes, tome X, p. 222)

« Le Christ dont il vit ne lui fournit pas des ailes pour une évasion vers le ciel, mais un poids qui l'entraîne vers le plus profond de la terre. Cette vocation au monde qui semble être spécifiquement l'essentiel de la vocation missionnaire n'est que la conséquence de la saisie de nous-mêmes par le Christ. » (Delbrêl, Église et mission, dans Nous autres gens des rues, p.121)

« Eux et nous devons être vitalement inséparables. Nous devons mettre en commun leur destin et notre destin qui, pour nous, est l'accomplissement du salut ». (Les deux abîmes, dans Nous autres gens des rues, p. 234)

Au moment d'entrer dans la semaine sainte au terme de notre Carême, nous entendons monter les deux cris du sang. Celui du sang d'Abel, le meurtre du frère par son frère. Et celui, ô combien plus puissant, du sang du Christ, le salut du frère par son Frère en humanité.

+ Luc Ravel, archevêque de Strasbourg